

I/ LA LIBÉRATION

Objectif : assurer l'autorité de l'Etat dans toutes les villes de province alors aux mains des Résistants

1/ De Lyon à Marseille

“Je quittai Lyon, convaincu que le gouvernement, à condition de gouverner, y surmonterait les obstacles et laissant la ville dans l'impression que l'ordre avait de l'avenir puisque l'Etat reparaisait à la tête de la nation. // A Marseille cependant, l'atmosphère était très lourde.” (p.18)

2/ De Marseille à Toulon

“Il faut dire que l'apparition du général de Gaulle [...] soulevait une vague d'adhésion populaire qui donnait aux problèmes l'apparence d'être simplifiés. Sans doute l'étaient-ils, en effet, dès lors qu'ils en avaient l'air. // Au cours de l'après-midi, un vol rapide m'amena à Toulon. En fait de désolation, rien ne dépassait le spectacle offert par l'arsenal” (p.20)

3/ De Toulon à Toulouse

“Je sentais que notre marine avait dévoré ses chagrins et retrouvé ses espérances. // Le 16 septembre, j'étais à Toulouse, ville passablement agitée” (p.20)

4/ De Bordeaux à Saintes

“En quittant Bordeaux, il me semblait que le sol s'était raffermi. // Je me dirigeai vers Saintes afin d'y prendre le contact des troupes du colonel Adeline. La Saintonge, sous les drapeaux de la libération qui paraissaient partout aux fenêtres, vivait en état d'alarme” (p.24)

Conclusion

“Surtout, la France reprend conscience d'elle-même et regarde vers l'avenir.

L'avenir ? Il va se préparer à travers les épreuves qui nous séparent de la victoire, et plus tard du renouveau. Tant que dure la guerre, j'en répons. Mais ensuite, l'essentiel dépendra de ceux-là mêmes qui sont, aujourd'hui, assemblés autour de moi dans cette salle du Luxembourg. Car, demain, le peuple fera d'eux des mandataires élus et légaux. Qu'ils restent unis pour le redressement, comme ils le sont encore pour le combat, tous les espoirs resteront permis. Qu'ils me quittent et se divisent pour s'arracher les uns aux autres les apparences du pouvoir, le déclin reprendra son cours. Mais nous ne sommes qu'au présent. La France en guerre se retrouve chez elle. Il s'agit, maintenant, qu'elle reparaisse au dehors.” (p.54-55)

II/ LE RANG

Exorde

“Vers la France libérée, tous les Etats portaient leurs regards. Cette nation, que depuis tant de siècles on voyait à la première place, qui hier s'était effondrée dans un désastre invraisemblable, mais pour qui certains de ses fils n'avaient pas cessé de combattre, qui aujourd'hui se déclarait souveraine et belligérante, dans quel état reparaisait-elle, quelle route allait-elle prendre, à quel rang la reverrait-on ? [...] Or on devait convenir qu'elle tournait bien. Point de guerre civile, de soulèvement social, de désordre militaire, de déroute économique, d'anarchie gouvernementale. Au contraire ! Un pays retrouvant l'équilibre, malgré sa misère, empressé à se reconstruire, développant son effort de guerre, sous la conduite d'un gouvernement incontesté, voilà, en dépit des ombres, le spectacle que nous offrons aux autres.” (p.57-58)

Conclusion

“Au reste, et en dépit des précautions de forme, toutes ces catégories commençaient à s'écarter de moi, à mesure qu'elles voyaient se dessiner au loin le retour aux jeux savoureux des illusions et du dénigrement.

Il le fallait donc constater que l'idée que je me faisais du rang et des droits de la France n'était guère partagée par beaucoup de ceux qui agissaient sur l'opinion. Pour soutenir ma politique, celle de l'ambition nationale, je devais de moins en moins compter sur les voix, les plumes, les influences. J'avoue avoir ressenti profondément ce début de dissentiment qui, demain, à mesure des peines, compromettrait mon effort.

Mais ce qui était acquis l'était bien. Au-dehors aucune opposition, au-dedans aucune discordance, ne pourraient, dorénavant, empêcher que la France reprît son rang [...]” (p.112)

III/ L'ORDRE

Fin de l'exorde

"[...] La joie de la libération a pu momentanément dissimuler aux Français le véritable état des choses. A présent, les réalités n'en paraissent que plus amères. Pour moi, quand je regarde au loin, j'aperçois bien l'azur du ciel. Mais de près, voyant bouillir d'affreux éléments de trouble dans le creuset des affaires publiques, je me fais l'effet de Macbeth devant la marmite des sorcières" (p.113)

Péroraison

"[...] Mais qu'elle est grave la question muette que je lis sur certains visages ! "De Gaulle ! Cette grandeur, dont grâce à vous nous sentons le souffle, résistera-t-elle demain au flot montant de la facilité !" Au coeur de la multitude, je me sens pénétré de sa joie et de ses soucis. Combien suis-je près surtout de ceux qui, fêtant le salut de la patrie mais constatant le réveil de ses démons intérieurs, ressentent à son sujet l'inquiétude lucide de l'amour !" (p.158)

IV/ LA VICTOIRE

Exorde

"[...] Quant à la France, les chocs prochains allaient lui offrir l'occasion de gagner sa part de victoire et de rendre du lustre à ses armes. Aussi mes intentions étaient-elles nettement fixées. J'entendais que nos forces fussent engagées à fond avec celles de la coalition. J'espérais que leur gloire nouvelle ferait renaître dans le pays la fierté dont il avait besoin. Je voulais que leur action assurât, sur le terrain, certains résultats précis qui intéressaient directement la France" (p.159)

Un combat incessant contre le commandement allié

"L'obstination des Anglo-Saxons à détenir seuls les leviers de commande était tout à fait excessive. Pour en compenser l'abus, il me faudrait, à l'occasion, forcer la main au commandement, voire même employer nos troupes en dehors du cadre allié" (p.160)

1/ La bataille pour ne pas évacuer Strasbourg

- ◆ "L'évacuation de l'Alsace et spécialement de sa capitale pourrait paraître logique au point de vue de la stratégie alliée. Mais la France, elle, ne peut l'accepter [...] Je n'y consens évidemment pas" (p.173)
- ◆ "Je savais, aussi bien que personne, que la mission fixée par moi au général de Lattre comporterait de très grands risques [...] Cependant il serait amené à reconnaître que, dans ce conflit des devoirs, celui de servir directement la France, autrement dit de m'obéir, l'emportait de beaucoup sur l'autre" (p.177)
- ◆ Après une "chaude discussion" "finalement le Commandant en chef se rangea à ma manière de voir" (p.180)

2/ La bataille pour passer le Rhin avec les troupes alliées

- ◆ "Mes résolutions étaient prises. Il fallait que nos troupes passent, elles aussi, le Rhin. Elles le feraient dans le cadre interallié si cela était possible. Si cela ne l'était pas, elles ne feraient pour notre compte. De toute façon elles devaient saisir, sur la rive droite, une zone française d'occupation" (p.184)
- ◆ "Par plusieurs démarches insistantes je n'avais pas manqué de faire savoir au général Eisenhower quel prix mon gouvernement attachait à ce qu'il fût donné, sur ce point, satisfaction à l'armée française" (p.187)
- ◆ "Le 28 mars, la question fut réglée, Spire et ses abords étant incorporés au secteur de la 1ere Armée. Ainsi, la base de départ était acquise dans toute son étendue. Il ne restait à faire, en somme, que l'essentiel, c'est-à-dire passer le Rhin" (p.187)

3/ La bataille pour rester à Stuttgart

- ◆ "Comme nous nous y attendons, le commandement interallié s'oppose à la présence de nos troupes à Stuttgart" (p.205)
- ◆ "Je vous prescris, précise mon télégramme [à de Lattre] de maintenir une garnison française à Stuttgart et d'y instituer, tout de suite, un gouvernement militaire. Aux observations éventuelles des Américains vous répondrez que les ordres de votre gouvernement sont de tenir et d'administrer les territoires conquis par vos troupes, jusqu'à ce que la zone d'occupation française ait été fixée par accord entre les gouvernements intéressés" (p.205)
- ◆ "La controverse passe alors à un plan plus élevé. C'est pour y perdre de son acuité. Le général Eisenhower m'adresse le 28 avril une lettre résignée. Sans doute, déclare-t-il, qu'en intervenant pour des raisons politiques dans les instructions stratégiques mon gouvernement viole, à son avis, les

accords conclus au sujet du réarmement des forces françaises. Cependant ils convient “n’avoir quant à lui rien d’autre à faire que d’accepter la situation” [...] A la bonne heure !” (p.205)

Résultat : la participation de la France à la signature de l’acte de capitulation à Berlin.

“A l’acte final de la capitulation allemande, le représentant de la France est signataire, comme ceux de la Russie, des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. Le feld-marshall Keitel en s’écriant : “Quoi ? Les Français aussi !” souligne le tour de force qui aboutit, pour la France et pour son armée, à un pareil redressement” (p.213)

Péroraison

“La mission qui me fut inspirée par la détresse de la patrie se trouve, maintenant, accomplie. Par une incroyable fortune, il m’a été donné de conduire la France jusqu’au terme d’un combat où elle risquait tout. La voici vivante, respectée, recouvrant ses terres et son rang, appelée, aux côtés des plus grands, à régler le sort du monde. De quelle lumière se dore le jour qui va finir ! Mais comme ils sont obscurs les lendemains de la France ! Et voici que, déjà, tout s’abaisse et se relâche. Cette flamme d’ambition nationale, ranimée sous la cendre au souffle de la tempête, comment la maintenir ardente quand le vent sera tombé ?” (p.214)

V/ DISCORDANCES

Exorde

“A peine s’éteint l’écho du canon que le monde change de figure. Les forces et les ardeurs des peuples, mobilisées pour la guerre, perdent soudain leur point d’application. Par contre, on voit l’ambition des Etats apparaître en pleine lumière. Entre coalisés s’effacent les égards et les ménagements qu’on s’accordait, tant bien que mal, face à l’ennemi. C’était, hier, le temps des combats. Voici l’heure des règlements. Ce moment de vérité met en lumière l’état de faiblesse où la France est encore plongée par rapport aux buts qu’elle poursuit et aux calculs intéressés des autres. Ceux-ci vont, tout naturellement, tirer parti de la situation pour essayer de nous contraindre à propos de litiges en suspens, ou bien de nous reléguer à une place secondaire dans le concert qui bâtira la paix. Mais je veux m’efforcer de ne pas les laisser faire” (p.215)

Péroraison

“En Europe, en Afrique, en Asie, où la France avait subi un abaissement sans exemple, voici qu’un début étonnant de redressement et un extraordinaire concours de circonstances lui offrent l’occasion d’un rôle conforme à son génie. Sont-ce les rayons d’une nouvelle aurore ou les derniers feux du couchant ? La volonté des Français en décidera [...] Quant à moi, qui ne connais que trop mes limites et mon infirmité et qui sais bien qu’aucun homme ne peut se substituer à un peuple, comme je voudrais faire entrer dans les âmes la conviction qui m’anime ! Les buts que je proclame sont difficiles, mais dignes de nous. La route que je montre est rude, mais s’élève vers les sommets. Ayant lancé mes appels, je prête l’oreille aux échos. La rumeur de la multitude demeure chaleureuse, mais confuse. Peut-être les voix qui se font entendre sur le forum, à la tribune des assemblées, aux facultés et aux académies, du haut de la chaire des églises, vont-elles soutenir la mienne ? En ce cas, nul doute que le peuple se conforme à l’élan de ses élites. J’écoute ! C’est pour recueillir les réticences de leur circonspection. Mais quels sont ces cris, péremptaires et contradictoires, qui s’élèvent bruyamment au-dessus de la nation ? Hélas ! Rien autre chose que les clameurs des partisans” (p.276-277)

VI/ DÉSUNION

Exorde

“La route de la grandeur est libre. Mais la France, pour s’y engager, dans quel état a-t-elle été mise ! Tandis que les dépêches venues de tous les points du globe, les entretiens avec les hommes d’Etat, les ovations des foules étrangères, me font entendre l’appel de l’univers, en même temps les chiffres, les courbes, les statistiques, qui passent sous mes yeux [...] me donnent la mesure de notre affaiblissement. Nul, au dehors, ne nous conteste plus l’un des tout premiers rôles du monde. Mais au-dedans, l’état de la France s’exprime en un bilan de ruines” (p.279)

Reprise de ce constat un peu plus loin

“Et me voici aujourd’hui en charge d’un pays ruiné, décimé, déchiré, encerclé de malveillances. A ma voix, il a pu s’unir pour marcher à sa libération. Il s’est, ensuite, accommodé de l’ordre jusqu’à ce que la guerre ait cessé. Entre-temps, il a, volontiers, accueilli les réformes qui lui évitent la guerre sociale et permettent son redressement. Enfin il m’a laissé mener l’action extérieure qui lui vaut de retrouver son rang. C’est beaucoup par rapport aux malheurs qui avaient failli l’engloutir. Mais c’est peu en comparaison de tout ce qu’il lui faut faire avant d’avoir recouvré la puissance, sans laquelle il perdrait, à la longue, jusqu’à ses raisons d’exister” (p.283)

“Ces buts, notre pays est en mesure de les atteindre, pourvu qu’il demeure uni et que l’Etat l’y conduise. Comment, par contre, y parviendra-t-il, s’il se divise contre lui-même, s’il n’est pas guidé dans sa marche par un pouvoir qui en soit un ? Or, à mesure qu’il redevient libre, je constate avec chagrin que les forces politiques s’emploient à le disperser et qu’à des degrés divers, toutes s’appliquent à l’éloigner de moi” (p.284)

Est-il possible d’obtenir “le concours d’hommes qualifiés” ?

1/ Léon Blum

“Il me fallut bientôt déchanter. En fait, Léon Blum fut très vite ressaisi par les penchants habituels de la famille socialiste (p.309) “Evidemment, Léon Blum considérait sous la seule optique socialiste le grand problème national dont je l’avais entretenu. J’avoue que, pensant aux expériences que le pays venait de faire et dont lui-même avait été victime, j’en éprouvais de la tristesse (p.310)

2/ Edouard Herriot

“En somme, Herriot s’irritait surtout de constater le bouleversement de ce qui le concernait lui-même” (p.311)
“Dans tout ce qui s’était passé et, notamment, dans l’écroulement du régime qui lui était cher, il voyait un affreux épisode, mais il n’en tirait pas de leçons. Edouard Herriot déclina mon offre de faire partie du gouvernement. Je lui demandai d’aider à la reconstruction de la France ; il me déclara qu’il se consacrerait à restaurer le parti radical” (p.312)

3/ Louis Marin

“Louis Marin me marqua, lui aussi, que son principal souci était de voir renaître un groupement politique conforme aux idées qu’il avait servies tout au long de sa carrière [...] Très ancien parlementaire, il était, d’ailleurs, attaché jusqu’aux moelles à la vie des assemblées, en goûtait les âpres et attrayantes fermentations et, au fond, ne souhaitait rien tant que de les voir réapparaître telles qu’il les avait pratiquées” (p.312)

Conclusion

“Il me fallait reconnaître qu’à ce point de mon parcours les appuis que m’offrait la nation devenaient rares et incertains. Voici que s’effaçaient les forces élémentaires qu’elle m’avait naguère procurées pour le combat [...] Si l’horizon lointain restait chargé de nuages, on n’y discernait pas de menaces immédiates. La France avait recouvré son intégrité, son rang, son équilibre, ses prolongements outre-mer. Il y avait là de quoi nourrir, pour quelque temps, les jeux des partisans, leur désir de disposer de l’Etat, leur opinion que “l’homme des tempêtes” avait, maintenant, joué son rôle et qu’il devait laisser la place. Pour moi, ayant fait le compte de mes possibilités, j’avais fixé ma conduite. Il me revenait d’être et de demeurer le champion d’une République ordonnée et vigoureuse et l’adversaire de la confusion qui avait mené la France au gouffre et risquerait, demain, de l’y rejeter. Quant au pouvoir, je saurais, en tout cas, quitter les choses avant qu’elles ne me quittent” (p.323-324)

VII/ DÉPART

Exorde

“Voici novembre. Depuis deux mois, la guerre est finie, les ressorts fléchissent, les grandes actions n’ont plus cours. Tout annonce que le régime d’antan va reparaître, moins adapté que jamais aux nécessités nationales. Si je garde la direction, ce ne peut être qu’à titre transitoire. Mais à la France et aux Français, je dois encore quelque chose : partir en homme moralement intact” (p.325)

Un départ qui appelle l’éventualité d’un recours

“Avec de Gaulle s’éloignaient ce souffle venu des sommets, cet espoir de réussite, cette ambition de la France, qui soutenaient l’âme nationale. Chacun, quelle que fût sa tendance, avait, au fond, le sentiment que le Général emportait avec lui quelque chose de primordial, de permanent, de nécessaire, qu’il incarnait de par l’Histoire et que le régime des partis ne pouvait pas représenter. Dans le chef tenu à l’écart, on continuait de voir une sorte de détenteur désigné de la souveraineté, un recours choisi d’avance. On concevait que cette légitimité restât latente au cours d’une période sans angoisse. Mais on savait qu’elle s’imposerait, par consentement général, dès lors que le pays courrait le risque d’être, encore une fois, déchiré et menacé” (p.342)

Péroraison

“Vieille France, accablée d’Histoire, meurtrie de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée, de siècle en siècle, par le génie du renouveau !
Vieil homme, recru d’épreuves, détaché des entreprises, sentant venir le froid éternel, mais jamais las de guetter dans l’ombre la lueur de l’espérance !” (p.345)